

LES

8

MÉTAMORPHOSES

DE

JEANNETTE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR

MM. THÉODORE BARRIÈRE ET AUGUSTE SUPERSAG,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE
THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 20 JANVIER 1850.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

FRÉDÉRIC.	MM. P. LABA.
LORiot.	C. PÉREY.
ANITA.	M ^{lles} DELORME.
MADAME LÉOPARD.	PÉLAGIE.
UNE FEMME DE CHAMBRE.	SOPHIE.

Un salon. — Portes au fond, et à droite dans l'angle. — Cheminée à gauche, sur le devant. — Près de la cheminée une causeuse. — À droite, une toilette; à côté, un fauteuil; près du fauteuil, un petit tabouret. — Au fond, à gauche, une table; à droite, une petite armoire riche. — Chaises, fauteuils. — Toutes les indications sont prises du spectateur.

SCÈNE I.

FRÉDÉRIC, *seul.*

(Il est assis sur la causeuse et tient un médaillon à la main.)

Décidément, ma future n'est pas jolie, allons, le ciel est juste ! La fortune souriait à mademoiselle Clotilde de Beaupré, la nature lui a fait la grimace. Toutes les grâces ont doté ma petite Anita à sa naissance, la fortune lui a tourné le dos. *(Se levant)*. Et moi je vais quitter une ravissante maîtresse que j'adore depuis trois ans pour une femme légitime que je n'aimerai peut-être jamais... Depuis huit jours je monte à cheval dès le matin, je cours les bois à la poursuite d'un moyen honnête pour rompre avec Anita, je ne trouve rien. *(Il s'assied près de la toilette)*. C'est une belle ville que Paris!... On a dix mille livres de rentes, on dépense 50,000 francs chaque année, et au bout de trois ans on a 40,000 francs de dettes; et comme pour payer 40,000 francs il en faut 300,000, on les épouse sans amour; *(se levant)* et Jeannette, la jolie paysanne qui pouvait être une honnête ouvrière, (si le petit Parisien ne lui avait pas offert la main pour descendre de diligence,) après avoir été une... Anita... une femme à la mode, deviendra tout-à-coup une gloire déchue. Au reste puisque je suis ruiné, il lui faudrait toujours renoncer à ce luxe que je lui ai appris à aimer. Je l'entends... allons, c'est un vilain moment à passer. *(Il se rassied sur la causeuse)*.

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, ANITA.

ANITA, *entrant par la droite.* (1)

Ah ! vous voilà !... pourrait-on savoir, monsieur, quel motif pressant vous fait chaque matin décamper avant l'aube ?

FRÉDÉRIC.

Des affaires...

ANITA.

Des affaires!... ça devient joli... à quoi penses-tu ?

FRÉDÉRIC.

A bien des choses.

ANITA.

Et suis-je au nombre de ces choses-là ?

(1) Frédéric, Anita

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je ne sais par quel bout commencer.

ANITA.

Me trouves-tu gentille avec cette coiffure-là ?

FRÉDÉRIC.

Charmante, parbleu !

ANITA, *allant s'asseoir près de la toilette et prenant dessus une tapisserie.*

Charmante, parbleu ! Tu es gracieux ce matin.

FRÉDÉRIC, *se levant.*

Je suis comme tous les jours.

ANITA.

Oui, c'est vrai depuis une semaine.

FRÉDÉRIC, *à part.*Voilà le moment. (*D'un ton solennel*). Anita.

ANITA.

Frédéric, venez voir un peu ce point qui m'embarrasse. (*Frédéric s'est approché, elle lui tend sa joue*). Faut-il mettre ici du blanc ou du rose ?FRÉDÉRIC, *impatiente.*

Qu'est-ce que ça me fait ?

ANITA, *jetant son ouvrage sur la toilette.*

Et à moi donc ?

FRÉDÉRIC.

Ah ça ! deviens-tu folle ?

ANITA.

Non, c'est vous qui devenez bien oublieux.

FRÉDÉRIC.

Comment ? (*Elle lui sourit, la tête à demi penchée*). Ah ! pardon !... (*Il l'embrasse*).

ANITA.

Il faut que je vous le demande maintenant, j'ai tort, je le sais bien, mais ma foi !... à ce prix-là la fierté coûte trop cher.

FRÉDÉRIC, *froidement.*

Vous êtes trop bonne.

ANITA, *éclatant de rire.*Ah ! tu as bien dit ça. (*L'imitant*). Vous êtes trop bonne ; c'est comme qui dirait : je voudrais bien m'en aller.

FRÉDÉRIC.

Peux-tu penser ?

ANITA, *se levant et venant à lui.*

Ah ! mon petit Déric, tu as beau dire, tu es diablement changé... Autrefois tu étais charmant dès le matin, et maintenant, c'est à peine si tu es gentil le soir.

FRÉDÉRIC.

Folle !

ANITA, *riant.*

Écoute donc, c'est un symptôme alarmant. (*Gatment*).
Enfin !... Ah ! ça que faisons nous aujourd'hui ? Je monterais bien à cheval.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Le moyen de placer mon homélie ! (*Haut et s'éloignant*).
Nous monterons à cheval si ça t'amuse.

ANITA.

Si ça m'amuse?... qu'est que ça veut dire ?

FRÉDÉRIC.

Mais rien, en vérité tu es singulière.

ANITA.

Tu es terriblement distrait, toi. Tu ne m'as pas encore dit un mot qui ait le sens commun.

FRÉDÉRIC.

Vous ne savez que rire ce matin.

ANITA, *allant à lui.*

As-tu donc quelque chagrin, quelque inquiétude ?...

FRÉDÉRIC.

De l'inquiétude, oui... (*Il passe à droite et va s'asseoir près de la toilette*).

ANITA. (1)

Conte-moi tes peines, alors ; c'est par là que tu aurais dû commencer, bête ! (*S'asseyant à côté de lui sur un tabouret*).
Tiens, maintenant je m'en veux de ma gaîté de tout-à-l'heure... qu'as-tu, dis ?

FRÉDÉRIC, *embarrassé.*

Anita ; l'avenir m'effraie !

ANITA.

L'avenir ?... Tu n'y pensais pas quand tu m'aimais.

FRÉDÉRIC.

Mais c'est le tien qui m'inquiète, mon enfant.

ANITA, *gatment.*

Mon avenir ! est-ce que j'ai un avenir, moi ? est-ce que je veux y songer seulement ?... l'avenir !...

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Ce mot est doux pour les familles ;
Mais, moi, penser à l'avenir,
Heure fatale où pour nous, pauvres filles,
L'illusion tout-à-coup doit finir ;

(1) Anita, Frédéric.

Quand notre beauté s'est flétrie,
 Pour le bonheur il n'est plus aucun soin,
 C'est l'avenir, quand on n'est plus jolie ;
 Et l'avenir est encore un peu loin.

(*Souriant.*)

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pauvre fille !

ANITA, *se levant.*

Ah ! mon Dieu ! mais pourquoi me parles-tu de ça... est-ce que tu ne m'aimes plus ?... (*Tremblante*). Déjà...

FRÉDÉRIC, (*se contenant et se levant*).

Quelle idée !

ANITA.

Tu m'as fait peur... mais alors pourquoi cette inquiétude ?

FRÉDÉRIC.

Ma chère petite, c'est que je vois avec peine augmenter chaque jour ton goût pour le luxe, les plaisirs ; nous allons...

ANITA, *appuyée sur son bras et se promenant avec lui.*

Comme les morts de la ballade, n'est-ce pas ?... et les eaux sont basses.

FRÉDÉRIC.

Ce n'est pas un reproche... je ne viens pas te montrer mon livre de dépense.

ANITA.

Je t'en défie bien.

FRÉDÉRIC.

Mais cette oisiveté dans laquelle tu te plais m'effraie pour toi.

ANITA.

C'est toi qui l'as voulu !... Tu le sais, moi je ne demandais qu'à devenir une petite ouvrière ; tu t'y es opposé. Tu m'as dit que tu n'aimerais pas une femme qui aurait aux doigts des piqûres d'aiguille. Il te fallait une maîtresse qui te fit honneur, qui sût galamment porter une robe de soie, et déchirer ses dentelles.

FRÉDÉRIC, *à part.*

C'est vrai !

ANITA.

J'ai appris tout cela, un peu vite, j'en conviens, mais, je t'aimais tant !... maintenant tu me demandes d'oublier le plaisir et de me souvenir du travail... je tâcherai...

FRÉDÉRIC.

Tu me le promets ?

ANITA.

Je sais raccommoder la dentelle, et on dit qu'il y a des ouvrières qui gagnent dix francs par jour.

FRÉDÉRIC, *l'encourageant.*

Au moins.

ANITA, *souriant.*

Non, au plus ; mais c'est égal ; ah ! je suis fâchée de ne pas avoir continué à travailler... dans mes moments perdus, mais dame ! je ne pensais à rien, je te croyais aussi riche que le roi... le roi jadis.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, mon enfant, tu te trompais, il me reste, grâce à la prudence posthume de mon oncle, qui m'a mis dans l'impossibilité de les aliéner, 2,000 livres de rentes et pas davantage.

ANITA.

Ah ! mon pauvre Frédéric ! Eh bien, écoute, moi j'ai fait des économies ; je possède 6,000 livres de rentes... pour un an... reprends-les, dis !

FRÉDÉRIC.

Comment ?

ANITA.

En un an il se passe tant de choses, tu seras peut-être ministre des finances... c'est convenu, hein ?

FRÉDÉRIC, *avec fierté.*

Ma chère Anita, tu ne m'as pas compris, je voulais seulement te prouver que j'étais dans l'impossibilité de te faire un sort. (*Il remonte et va s'asseoir sur la causeuse.*)

ANITA. (1)

Me faire un sort ! ah ! voilà le grand mot lâché... Ce que c'est pourtant, tu es bon, ton cœur n'osait pas le dire ce mot-là, ton orgueil blessé l'a laissé tomber. (*Des larmes dans la voix.*) Un sort !... Tu m'as lancée, comme vous dites, tu ne me dois plus rien.

FRÉDÉRIC.

Anita.

ANITA.

Aie le courage de la franchise, va... Écoute, Frédéric, puisque tôt ou tard il faudra en venir là. (*Essuyant ses yeux.*) Ah ! il me semblait que je sentais ça... Eh bien ! que ce soit tout de suite. Dans six mois, dans un an je t'aimerais davantage, et toi qui me traites encore avec quelque bonté, peut-être me rejetterais-tu durement et sans une bonne parole.

FRÉDÉRIC, *se levant.*

Eh bien, Anita...

(1) Frédéric, Anita.

ANITA, *lui mettant la main sur la bouche.*

Oh ! ne dis rien ! ne dis rien. Je comprends. (*Elle sanglote.*) C'est donc fini.

FRÉDÉRIC.

Voyons, Anita... Ce que tu fais là est ridicule,

ANITA.

Oui, je joue la comédie, n'est-ce pas ? c'est votre grande ressource... Je pleure, ah bien ! oui, je pleure... Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

FRÉDÉRIC.

Je veux que tu sois plus raisonnable. (*A part.*) Allons, il faut en finir... Oh ! il n'y a qu'un moyen. (*Haut.*) Au revoir, Anita. (*Il remonte et va prendre son chapeau au fond.*)

ANITA, *passant à gauche.*

Je suis sûre que tu ne reviendras pas. (*Elle tombe assise sur la causeuse.*)

FRÉDÉRIC.

Si ! si ! je te le promets... (*Revenant à elle.*) Allons, sèche tes beaux yeux. (*Madame Léopard paraît au fond, en dehors de l'appartement.*) Nous aurons des chevaux dans deux heures. (*Il l'embrasse.*) Sois prête, à bientôt. (*Il sort par le fond, et passe sans la regarder, devant madame Léopard, qui lui fait une profonde révérence.*)

SCÈNE III.

ANITA, MADAME LÉOPARD.

ANITA.

Oh ! je voudrais être morte !

MADAME LÉOPARD, *regardant s'éloigner Frédéric.* (1)

Nous sommes bien fier, aujourd'hui. (*Elle entre, Anita essuie ses yeux.*) Vous êtes seule, je puis entrer... Bonjour, ma petite madame Anita... je viens de rencontrer M. Frédéric... il ne m'a seulement pas demandé es-tu chien ? Il avait l'air tout... Tiens, eh bien vous aussi, vous paraissez tout émue, avez-vous besoin de moi ?

ANITA, *distracte.*

Non, merci, je ne veux rien acheter.

MADAME LÉOPARD.

Oh ! ce n'est pas madame Léopard revendeuse pour les deux sexes qui vous parle, mais une amie... (*Elle lui prend la main.*) Où avez-vous acheté cette émeraude-là ?

ANITA, *se levant.*

Je ne sais pas. (*Elle va près de la toilette.*)

(1) Anita, Frédéric.

MADAME LÉOPARD. (1)

J'en ai de fort belles en ce moment... (*S'approchant d'elle et rangeant le petit tabouret.*) Qu'est-ce qu'il y a, voyons, votre petit vous a fait des misères ?

ANITA.

Frédéric ! qui vous fait supposer ?

MADAME LÉOPARD.

Vous avez envie de pleurer.

ANITA.

Du tout !

MADAME LÉOPARD.

Oh ! je m'y connais.

ANITA.

Eh bien, si ça m'amuse, laissez-moi pleurer tranquille.

MADAME LÉOPARD, *s'éloignant un peu.*

Ah ! dame ! ça devait arriver.

ANITA.

Pourquoi ? (*Venant à elle.*) Pourquoi ça devait-il m'arriver ?

MADAME LÉOPARD.

Parce que vous n'avez pas d'expérience et que vous n'écoutez pas ceux qui en ont, savez-vous ce qui vous manque pour faire votre chemin ? c'est une amie sincère...

ANITA.

Assez, je vous en prie, sur ce sujet, vous y revenez trop souvent. (*Elle va s'asseoir près de la toilette.*)

MADAME LÉOPARD.

Ah ! les hommes !... le meilleur n'en vaut rien, voyez-vous ; la femme qui les aime, ils la trompent, et ils sont de vrais caniches avec celles qui se moquent d'eux.

ANITA, *à part.*

Ça c'est vrai.

MADAME LÉOPARD, *allant prendre une chaise au fond, et s'approchant d'Anita.*

Voyons, qu'est-ce qu'il y a ? contez-moi ça.

ANITA.

Eh bien !... Il ne m'aime plus !

MADAME LÉOPARD.

N'est-ce que cela ?... Eh ! mon Dieu ! ma chère enfant, un de perdu...

ANITA, *avec amertume.*

Un autre de retrouvé.

(4) Léopard, Anita.

MADAME LÉOPARD, *se rapprochant d'elle.*

Ah ! si vous vouliez être baronne.

ANITA.

Oui, c'est cela, baronne, puis banquière, puis... que sais-je... non !...

MADAME LÉOPARD, *raillant et se levant.*

Mais alors, mon enfant, il faut trouver un mari. (*Elle va reporter sa chaise au fond.*)

ANITA.

Un mari !... J'en aurais un aujourd'hui ; ce bon Lorient.

MADAME LÉOPARD.

Ce gros Picard, pas beau, mais bête ; vous m'avez parlé de ça. (*Elle redescend.*)

ANITA.

Il m'aimait bien... et avec lui ça aurait duré plus de trois ans. Je serais sa femme... (*Madame Léopard soupire ironiquement. — Anita se lève et passe près de la cheminée.*) (1) C'est bête, n'est-ce pas ? la lorette qui pense au village. Eh bien, qu'est-ce que ça prouve ? que je suis une lorette manquée.

MADAME LÉOPARD.

Parbleu ; vous allez pleurer devant M. Frédéric, vous croyez le ramener par ce moyen-là... savez-vous ce qu'il fallait faire ? Il fallait lui rire au nez...

ANITA, *revenant à elle.*

Il ne serait plus revenu.

MADAME LÉOPARD.

Il ne serait pas parti.

ANITA.

Oh ! je ne pourrais jamais.

MADAME LÉOPARD.

Avec M. Frédéric ? parce que vous l'aimez trop... Eh bien, ma chère, on essaie sur un autre... Je ne connais que ça, moi, tous les hommes sont solidaires. Celui-ci vous a fait pleurer, faites rager celui-là.

ANITA.

Oh ! mais Frédéric a vu mon chagrin, mes larmes, et il reviendra de lui-même, ramené par son bon cœur, j'aime mieux ça.

UNE FEMME DE CHAMBRE, *entrant par le fond* (2).

Une lettre pour madame.

(1) Anita, Léopard.

(2) Anita, la femme de chambre, Léopard.

ANITA, *vivement, prenant la lettre.*

Donnez. (*La femme de chambre sort.*) L'écriture de Frédéric.

MADAME LÉOPARD (1).

C'est son bon cœur qui est là-dedans. (*Anita lit la lettre et tombe assise sur la causeuse.*) Une lettre bien sèche, bien raisonnable!... qui termine la conversation de ce matin par un adieu définitif.

ANITA, *avec une émotion contenue.*

Ah! vous aviez raison, tenez!

MADAME LÉOPARD.

Oh! je n'ai pas besoin de la lire, je sais ce qu'il y a dedans, il veut rester votre ami, n'est-ce pas?... Il fait des vœux pour votre bonheur, il vous donne des conseils... et sa bénédiction.

ANITA, *qui révoit, se levant tout-à-coup avec agitation.*

A présent, je suis décidée

MADAME LÉOPARD.

A suivre mes avis?

ANITA.

Je serai hypocrite, dissimulée puisque le sort l'a voulu, je quitterai Paris..., car je ne veux pas le rencontrer un jour avec une autre. (*Marchant avec agitation.*) Je pars aujourd'hui, aujourd'hui même!

MADAME LÉOPARD (2).

Où irez-vous?

ANITA.

Je n'en sais rien... peu importe... le plus loin possible!.. au village (3)!.. Au fait, pourquoi pas? oui j'irai, et comme vous le disiez tout-à-l'heure : celui-ci m'a fait pleurer, je ferai pleurer celui-là.

MADAME LÉOPARD.

Le compère Lorient, par exemple!

ANITA.

Eh! oui, Lorient, le premier venu, ça m'est égal; mais je veux partir, je ne veux pas le revoir; il regrettaient de ne pouvoir me faire un sort... je m'en ferai bien un moi-même. J'ai gardé mes habits du village, ils sont à moi, bien à moi, ceux-là; quant à ce qu'il m'a donné je n'en veux plus, qu'il reprenne tout!

MADAME LÉOPARD.

Ah! voilà de l'exagération!

(1) Anita, Léopard.

(2) Léopard, Anita.

(3) Léopard, Anita.

ANITA, *avec ironie.*

Loriot est riche.

MADAME LÉOPARD.

Ah ! c'est différent !... si Loriot est riche...

ANITA.

AIR : *de la Robe et des Bottes.*

J'ai sans regret sacrifié ma vie
 Pour un instant de bonheur dans ses bras,
 Et sa fortune exige qu'il oublie
 Tous ses serments que je n'exigeais pas.
 Je dois dès-lors le contraindre à reprendre
 Ce que je tiens de ses bienfaits ;
 Pour mon honneur, oui, je veux tout lui rendre.
 Tout, excepté les chagrins qu'il m'a faits.

(*Elle remonte.*)

MADAME LÉOPARD, *la suivant* (1).

Madame Anita !...

ANITA.

Laissez-moi ! (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

MADAME LÉOPARD, *puis* LORIOT.

MADAME LÉOPARD, *l'appelant.*

Ma petite madame Anita.... réfléchissez encore.... baronne ! elle ne m'écoute pas, redevenir une paysanne ! Enfin que voulez-vous ?.. (*Elle s'assied sur la causeuse.*) Après tout, si Loriot est riche, elle sera heureuse, et moi... je crois que l'air de la campagne me fera du bien... Je vendrai mon fonds et...

LORIOT, *au fond, à la cantonnade* (2).

Vous dites qu'elle est là ?.. ah ! oui, je la vois, merci, n'allez pas plus loin. (*Il entre.*)

MADAME LÉOPARD, *se retournant.*

Tiens, c'est mon chaland de ce matin.

LORIOT.

Ah ! je vous dénêche enfin ?... ça n'est point sans peine, disons-le.

MADAME LÉOPARD, *se levant.*

Jeune homme, si vous aviez été à mon magasin ?..

LORIOT.

A votre boutique.

MADAME LÉOPARD.

On vous aurait dit que je devais venir ici.

(1) Léopard, Anita.

(2) Léopard, Loriot.

LORIoT.

On me l'a dit de vrai... on m'a dit aussi que vous iriez dans dix autres endroits après...

MADAME LÉOPARD.

Eh bien ?

LORIoT.

Eh bien ? ça m'a embrouillé ; et j'y ai été avant...

MADAME LÉOPARD, *riant*.

Ah ! ah ! ah !.. Enfin, qu'est-ce qu'il vous faut, mon cher cœur ? auriez-vous encore besoin de mes petits services ?

LORIoT.

Ne s'agit point d'achat pour le quart-d'heure.

MADAME LÉOPARD.

En ce cas pourquoi me relancer jusque chez mes clientes ?

LORIoT.

Mais pour vous dire des vérités dures à entendre.

MADAME LÉOPARD.

Vous n'êtes peut-être pas content de votre emplette ? sept francs dix sous un castor tout neuf de la forme la plus nouvelle.

LORIoT.

Le chapeau, je ne m'en plains point... il est d'assez bon goût...

MADAME LÉOPARD.

Et pas cher, je dis. On ne peut pas gagner sa vie avec vous, vous êtes si chipotier.

LORIoT.

Si je suis chipotier, vous n'êtes pas mal chipeuse vous.

MADAME LÉOPARD.

Ah ! mais paysan !

LORIoT.

Ah ! mais parisienne, vous me filoutez deux livres dix sols.

MADAME LÉOPARD.

Moi !

LORIoT.

Pour payer votre castor je vous ai bel et ben donné deux écus de cinq livres et vous m'avez répondu : merci.

MADAME LÉOPARD.

Eh bien ?

LORIoT.

Eh ben ?.. et ma monnaie?.. merci... C'est gentil de votre part, je ne dis point, mais ça ne vaut pas 50 sous. Le curé de chez nous en dirait plus long pour ce prix-là.

MADAME LÉOPARD.

On peut se tromper.

LORiot.

Parbleu ! je le vois bien... c'est même agréable des fois... à ce moment-là j'y ai pas pris de garde, parce que je venais de voir passer une fille avec le costume de Cayeux...

MADAME LÉOPARD, *étonnée*.

Hein ?

LORiot.

Et dans vot' chien de Paris, quand j'aperçois ce costume-là, je crois toujours que c'est elle... Ma monnaie ?

MADAME LÉOPARD.

C'est singulier... comment vous appelez-vous ?

LORiot.

Loriot, dà !

MADAME LÉOPARD.

Bah !

LORiot.

Ça vous étonne donc ben ?

MADAME LÉOPARD.

Non, non.

LORiot.

Eh ben alors... ma monnaie ?

MADAME LÉOPARD.

Votre récit m'intéresse, mon garçon, continuez.

LORiot.

C'est que c'était une jolie fille que ma Jeannette, avec ses belles joues roses et son petit cou blanc. Sans compter que le pied de la dame du château n'aurait point dansé dans ses sabots. Mais voilà ce que c'est, quand les filles ont les pieds trop pétiots, elles se fatiguent aisément dans nos chemins pleins de pierres, et il leur faut le pavé des villes... Ah ! permettez que je panche une larme, sauf votre respect. (*Il essuie ses yeux. Anita vêtue en paysanne entre par la droite.*) Ah ! Jeannette ! Jeannette ! (*Il passe à gauche.*)

ANITA, *le voyant*. — *Avec surprise* — *A part* (1).

Loriot ! Loriot ici ! Oh ! je ne retournerai pas seule au pays. (*Elle va doucement au fond et disparaît.* — *Madame Léopard qui l'a aperçue, lui fait un signe.*)

LORiot, *avec sentiment* (2).

Je l'aimais tant... et c'est que je n'étais pas un gars sans rien du tout, j'avais des espérances.

MADAME LÉOPARD.

Vrai !

(1) Loriot, Léopard, Anita.

(2) Loriot, Léopard.

LORiot, *tendant la main.*

Ma monnaie ?

MADAME LÉOPARD, *guettant l'arrivée d'Anita.*

Mon ami, avant peu vous serez bien heureux, je ne vous dis que ça...

LORiot.

Heureux, moi !... et quand ça, mon Dieu !.. il n'y a pas de bonheur pour moi sans Jeannette.

MADAME LÉOPARD.

Eh bien, Jeannette vous l'apportera.

LORiot.

Jeannette !.. vous la connaissez ?.. ou qu'elle est ?

MADAME LÉOPARD.

Elle n'est pas loin. (*Commencement de l'air suivant.*) Et tenez...LORiot, *très-ému.*

Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !

ANITA, *en dehors.* — *Elle ne chante que les quatre derniers vers de l'air.*AIR : *En vérité je vous le dis.*

ANITA.

Par ton harmonieux ramage,
Au pays où je vis le jour,
Petite cloche du village,
Quand salueras-tu mon retour.

LORiot.

Mais je connais c'tte chanson-là et la voix aussi... (*Voyant Anita qui entre par le fond.*) Jeannette !

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANITA *en paysanne.*LORiot, *courant à elle* (1).

Jeannette !

ANITA.

Loriot !

LORiot, *joyeux.*Ma petite Jeannette !... ah ! quelle joie ! quel bonheur !... (*À madame Léopard.*) Mais vous êtes donc une fée, une vieille fée ?...

MADAME LÉOPARD.

Hein ?

LORiot.

C'était donc une surprise que vous me ménagiez ?

(1) Léopard, Loriot, Anita.

MADAME LÉOPARD, *faisant de loin des signes à Anita.*

Oui, une surprise. Jeannette savait que vous étiez à Paris, et elle m'avait chargée de vous attirer.

LORIoT.

Mais alors l'histoire du chapeau... des cinquante sous...

MADAME LÉOPARD.

Voilà ! (*Elle remonte et redescend à droite.*)

LORIoT.

Et moi qui la prenais pour un vieux filou, ah ! mon Dieu ! qu'on est donc rusé à Paris. Je tombe de mon haut, foi de Picard ! (*Il se laisse tomber sur la causeuse.*)

MADAME LÉOPARD, *bas à Anita.* (1)

Il a des espérances ; l'occasion est excellente.

ANITA, *bas.*

La joie de ce pauvre garçon m'a enlevé tout mon courage.

LORIoT.

Enfin, me v'là remis !... (*Se levant.*) Ma petite Jeannette, mais tu ne me dis rien.

ANITA.

Le plaisir de te revoir... l'émotion.

LORIoT.

Comme moi tout-à-l'heure... eh bien ! pose-toi un brin là à ton tour... (*Il la fait passer devant lui et asseoir sur la causeuse.*) (2) (*Bas.*) Je vais congédier l'autre... adroitement (*Haut à madame Léopard.*) La vieille, allez-vous en, hein ?

MADAME LÉOPARD, *après un mouvement,*

Oui, mon garçon, je comprends. (*Elle remonte.*)

ANITA, *à part.*

Qu'est-ce que cela ? (*Elle prend le médaillon que Frédéric a laissé sur la causeuse.*) Un portrait de femme !

MADAME LÉOPARD, *redescendant.* (3)

Jeune homme, souvenez-vous que cette chère enfant n'a que moi au monde et qu'elle mourrait si nous étions séparées. Songez aussi que c'est à moi que vous devrez...

LORIoT.

Oui, comptez sur ma reconnaissance. (*A part.*) Elle gardera nos bœufs.

MADAME LÉOPARD, *s'approche d'Anita qui regarde le médaillon.* *Bas.*

Eh bien ?

(1) Lorient, Anita, Léopard.

(2) Anita, Lorient, Léopard.

(3) Anita, Léopard, Lorient.

ANITA, *très-agitée.*

Tenez, voyez ce portrait perdu par Frédéric, c'est celui de sa fiancée, sans doute... ce n'est pas pour sa beauté qu'il l'épouse! (*Avec ironie.*) Il faut se faire un sort! (*Avec résolution, se levant.*) C'est bien!

MADAME LÉOPARD.

Vous n'hésitez plus?

ANITA, *très-agitée.*

Non, laissez-nous.

MADAME LÉOPARD.

Je serai là.

ENSEMBLE.

AIR :

ANITA, *à part.*

Puisqu'il le faut, à présent de l'audace!...
Et puisqu'il faut me venger d'un pervers,
A celui-là ne faisons pas de grâce :
Il va payer les maux que j'ai soufferts.

MADAME LÉOPARD, *à Anita.*

Ma belle enfant, de l'aplomb, de l'audace!...
Et puisqu'il faut vous venger d'un pervers,
A celui-là ne faites pas de grâce,
Et mettez-moi cette tête à l'envers.

LORiot, *à part.*

Seul avec elle... Ah! ma foi de l'audace!
J' sens en mon cœur des souvenirs bien chers...
J' suis tout content, j' suis tout gai... ça m'agace!
Et j' sens déjà ma cervelle à l'envers!

(*Madame Léopard sort par le fond.*)

ANITA, *à part.*

A nous deux maintenant.

SCÈNE VI.

ANITA, LORiot.

LORiot. (1)

Enfin, elle est partie! nous sommes seuls. (*L'admirant.*) Ma petite Jeannette, c'est bien toi tout entière.

ANITA, *un peu embarrassée d'abord.*

Eh! mais oui da, c'est moi, gros bêta.

LORiot, *lui tendant les bras.*

Mais allons-y donc, mon Dieu! allons-y donc!

ANITA, *d'un ton singulier.*

Et de franc cœur. (*Ils s'embrassent.*)

(1) Anita, Lorient.

LORIENT.

C'est bon tout de mêm. (*Devenant sérieux.*) Ah ! mais ! ah ! mais ! ah ! mais !

ANITA.

Qu'est-ce qui te prend ?

LORIENT.

C'est comme une idée qui m'a donné un coup dans les mollets.

ANITA.

C'est là que tu mets tes idées.

LORIENT.

Ne s'agit point de plaisanter.

ANITA, *à part.*

Nous y voilà... n'importe !

LORIENT.

Quoi qu'tu fais ici ?

ANITA.

C'te bêtise, je suis en service.

LORIENT.

Oui, mais quel service que c'est ? (*A part.*) Voilà ce qu'il faudrait savoir.

ANITA.

Je suis chez un monsieur et sa dame.

LORIENT, *pas encore rassuré.*

Ah !

ANITA.

Mais que' qu' t'as donc ? tu parais tout bête, t'étais ben plus gentil autrefois.

LORIENT.

C'est les chagrins qu'a altéré mon physique.

ANITA.

Et moi donc ?

LORIENT.

T'es pourtant pas ridée.

ANITA.

J'suis encore gentille ?

LORIENT, *avec feu.*

Si t'es gentille !... ah ! dieu ! (*Très-froid*) Mais comment que vous avez eu des chagrins, dans la capitale du bon temps... eh ben ?...

ANITA.

Tu crois donc que je ne regrettais rien ? que je ne me souvenais pas d'un gros imbécille ? (*Elle lui tapote les joues.*)

LORIENT, *joyeux.*

Tu te souvenais de moi ?

ANITA.

Que je rencontrais tous les soirs à la descente du chemin creux quand je revenais du lavoir.

LORIENT.

Je prenais ton grand panier qui te semblait si lourd, et je le mettais comme une plume sur mon épaule... je suis encore fort, va !

ANITA.

Nous revenions bras dessus bras dessous, côte à côte, tu me disais des douceurs, tu me pinçais la taille.

LORIENT, *transporté.*

Comme ça ! (*Il lui prend la taille.*)

ANITA.

Eh ! mais ?...

LORIENT.

Y a pas de déché.

ANITA.

Nous marchions ben doucement..

LORIENT.

A reculons des fois.

ANITA.

Et nous parlions ben bas. Mais comme les gars qui nous rencontraient se moquaient de nous...

LORIENT.

Ils nous appelaient les sentimenteux.

ANITA.

En approchant du village, nous parlions haut, nous riions fort.

LORIENT.

Et nous entonnions à pleine voix une bonne chanson joyeuse.

AIR : *Qu'on m'apporte du houx. (P. Dupont).*

C'est le temps des époux,

C'est le temps des yeux doux.

Le temps où les amours rassemblés,

Vont faire leurs nids dans les bleds,

Vite aimons, les épis muriront,

Les amours s'en iront

Quand les faucheurs viendront.

Du temps sur la terre,

Faut à l'amitié

Donner la moitié,

Mais il n'est, ma chère,
De bien employé :

ENSEMBLE.

Que le temps des époux,
Que le temps des yeux doux,
Le temps où les... etc., etc.

LORIOT, *transporté*.

Ah ! m'y rev'là, j'y r'suis, je te r'aime plus que jamais !

ANITA, *à part*.

Allons donc !

LORIOT, *remuant les meubles*.

V'là le chemin creux, v'là ton grand panier... (*Il prend le petit tabouret, qu'il met sur son épaule, et passe à gauche.*)
(1) V'là le petit bois, v'là la maison du garde, v'là ton panier, te v'là, me v'là... je te donne le bras, je te prends la taille, j'te... (*Changeant de ton.*) Pourquoi donc que t'es venue à Paris ?

ANITA, *à part*.

Rien de fait... (*Haut.*) Ah ! ça Lorient, j'peux pas te le dire. J'avais une idée, elle n'a pas réussi.

LORIOT.

J'voudrais qu'je le saurais tout de même... (*Il pose le tabouret derrière la causeuse.*)

ANITA, *avec intention*.

Dame ! je me disais : Lorient aura de quoi, son oncle Rémy lui laissera du bien, son vieux cousin Nicaud n'a que lui d'héritier, ça sera un fameux parti. Tandis que moi je n'ai pas grand'chose, j'ai rien du tout. (*Venant s'appuyer sur son épaule.*) Eh ! bien, je voulais venir à la ville amasser un magot, et de retour au pays pouvoir te dire : puisque t'es riche ?...

LORIOT.

Oh ! riche... c'est-à-dire... (*à part.*) Est-ce qu'elle en voudrait à mes écus ? est-ce que ça serait une jeunesse intéressée ? Ah ! minute ! je veux être aimé pour moi-même.

ANITA, *à part*.

De la défiance, j'aime mieux ça.

LORIOT.

Tu ne sais donc point que mon oncle Rémy c'est un vieux cancre qui m'a à moitié déshérité.

ANITA, *d'un ton joyeux*.

Si c'est vrai !

(1) Lorient, Anita.

LORiot.

Et j'nons point encore touché le peu qu'il y a. (*A part.*)
C'est pour ça que je suis venu à Paris.

ANITA.

Et le cousin Nicaud?

LORiot.

Eh ! Dieu me pardonne ! il ne vieillit plus.

ANITA.

Il n'a donc plus la goutte ?

LORiot.

Si fait de vrai, mais elle ne le gêne plus. (*A part.*) Il y a
trois mois qu'on l'a enterré avec.

ANITA, à part.

Allons, décidément il me met à mon aise (*Haut et lui ten-
dant la main.*) Tiens, Lorient, ce que tu me dis-là lève tous
mes scrupules.

LORiot.

Vrai !

ANITA.

Foi de Jeannette.

LORiot.

Ah ! c'est très-ben ça. (*A part.*) C'est peut-être une frime,
nous verrons voir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME LÉOPARD, *entrant par le fond.*

MADAME LÉOPARD, *porte un plateau sur lequel il y a une bou-
teille de champagne, deux verres et des biscuits.*)

Mes enfants, je vous dérange, mais j'ai pensé que ce garçon-
là avait peut-être besoin de se rafraîchir. (*Elle pose le pla-
teau sur la table du fond.*)

LORiot, *allant à la table.*

Ah ! c'est bien songé ça !

MADAME LÉOPARD, *bas à Anita.*

J'ai tout entendu, voilà pour lui délier la langue.

ANITA.

C'est bien.

MADAME LÉOPARD, *à Lorient qui apporte la table près de la
causeuse. (1).*

Allons... ne boudez pas ! (*Elle lui tape sur l'épaule.*)

LORiot.

Eh ben ! excusez... comme vous y allez, vous !...

(1) Lorient, Léopard, Anita.

MADAME LÉOPARD.

Gros Lovelace !

LORIOT.

Comment qu'vous avez dit ?

MADAME LÉOPARD.

Au revoir.

AIR : *Me voilà tout interdit. (R. Bontemps).*

MADAME LÉOPARD.

Allons, mes beaux amoureux,
Approchez-vous tous deux.*(A Lorient.)*Jeune fille, et vin vieux
Doivent combler vos vœux.
Ne craignez pas son courroux,
En amour, voyez-vous,
Tous les moments perdus
Ne se retrouvent plus.

LORIOT.

De ces courts instants, je veux
Profiter de mon mieux ;
Jeune fille et vin vieux,
J' les fêt'rons tous les deux ;*(A part.)*Mais avant, assurons-nous
Que ses regards si doux
Ici s'adressent plus
A l'amant qu'aux écus.

ANITA, à part.

Oui, bientôt, si je le veux,
Mon ancien amoureux,
De voir exaucer ses vœux
Se croira trop heureux.
Et puisque le sort jaloux
Me force à prendre un époux,
Prenons, les époux perdus
Ne se retrouvent plus.*(Madame Léopard s'éloigne par le fond, en faisant des signes à Anita.)*

SCÈNE VIII.

ANITA, LORIOT.

ANITA, *courant à la table* (1).Mettons les moments à profit... allons, à table *(Elle débouche la bouteille.)*

LORIOT.

C'est ça... à table !... Ah ! mais, dis donc, et la bourgeoise ?

ANITA, *s'asseyant sur la causeuse.*

Elle est partie ce matin pour la Chine, elle ne reviendra que ce soir.

(1) Anita, Lorient.

LORiot, *s'asseyant sur une chaise près d'Anita.*

Ah ! si elle est partie pour... comment qu' t'as dit ?

ANITA, *lui versant.*

La lune... à ta santé... tu verras si ça vaut le poiré d'chez nous. *(Elle boit.)*

LORiot, *buvant.*

Ah ! que c'est bête !... que c'est bête.. ! ça me picote dans le nez...

ANITA, *buvant.*

C'est du cidre du café anglais.

LORiot.

C'est égal, ça me secoue rudement. Ma foi tant pis ! *(Il l'embrasse.)*

ANITA, *un peu étourdie.*

Dites-donc M. Lorient, et ma vertu ?

LORiot, *embarrassé.*

Ah ! faites excuse. *(Anita éclate de rire — riant à demi.)*
C'est le cidre !

ANITA, *le poussant.*

Va donc toujours, nigaud ! *(elle verse et boit.)*

LORiot.

Vrai ! Eh ben ça me va, j'ai des idées glorieuses. *(Il boit.)*
Je suis tout drôle, je suis sans comparaison comme le coq quand il est heureux, j'ai envie de chanter.

ANITA.

Bois d'abord, ça t'éclaircira la voix. *(Elle boit et verse.)*

LORiot.

AIR : *Saisir ma table, ah ! pour le coup c'est bête. (R. Bontemps.)*

Verse toujours, ma Jeannette si chère,
Et penche-toi sur mon bras amoureux.
Comme le vin qui pétille en mon verre,
Déjà l' plaisir pétille dans tes yeux. (1)

(Anita se lève, son verre à la main et passe à droite.)

Mon cœur soupire,
J' te vois sourire,
Pour me venger d' ton air moqueur,
Ma bell' Jeannette,
Ma p'tit' coquette,
J' voudrions ben te fair' pleurer d' bonheur.

ENSEMBLE.

Par not' tendresse
Sachons sans cesse,
Joyeux amants, remplacer la richesse,
Tout c' que je souhaite
C'est qu' Dieu permette

(1) Lorient, Anita.

Qu' dans deux cents ans
 Nous soyons bien portants.
 (*Danse villageoise sur la ritournelle.*)

LORIOT, *s'essuyant le front et se laissant tomber sur la causeuse.*

Ah ! pristi ! fait chaud ici !

ANITA, *étourdie.*

Oui... (*Elle prend la chaise de Lorient qu'elle met à côté de la table.*)

LORIOT.

Bath ! faut se mettre à son aise. (*Il ôte une ceinture de cuir qui lui sert de sacoché.*)

ANITA.

Que fais-tu donc ?

LORIOT, *montrant sa ceinture qu'il pose sur la table.*

Eh ! c'est le cousin Nicaud qui me tirait par les flancs, c'est qu'il pèse lourd, da ! il y a là dedans des jaunets et des écus pour un fameux quartier de terre.

ANITA, *s'appuyant sur son épaule.*

Ah ! c'est l'argent de la succession ?

LORIOT.

Oui, c'est l'argent de... (*prenant un portefeuille dans lequel sont des contrats de rentes.*) Sans compter ces brinborions de papiers qu'est bel et bien des coupons de rentes... (*Il pose le portefeuille sur la table.*)

ANITA, *butant.*

Mais c'est égal, tu n'as pas touché.

LORIOT, *ne sachant plus ce qu'il dit.*

Mais c'est égal, j'ai pas touché... c'est-à-dire... ah ! Jeanette, ne me regarde pas comme ça, ou je ne réponds plus des suites.

ANITA, *gagnant le milieu.*

T'es trop riche maintenant... je te le disais bien ; moi, je n'ai rien.

LORIOT.

Oh ! que si, que t'as ben des choses.

ANITA.

Je n'en ai pas tant que tu crois, va... (*Elle rit aux éclats.*)

LORIOT, *riant sans comprendre.*

Ah ! ah ! ah ! elle est ben aimable tout de même... c'est la treille !

ANITA, *pleurant tout-à-coup.*

Tu voudras plus de moi, hi ! hi ! hi !

LORIoT.

Comment? v'là qu'elle pleure à c't'heure... (*Se levant et venant à elle.*) Mais je t'aime, fillette, et si tu veux savoir comment... (*L'embrassant à plusieurs reprises.*) Tiens vlà... et vlà encore et vlà toujours!... (*Lui donnant une grosse tape.*) et ça donc... c'est pas de l'amour!...

ANITA.

C'est pas des épousailles tout ça... t'es trop cossu pour une fille sans avoir.

LORIoT, très-gai.

Sans avoir!... Eh bien je t'en fais une d'avoir... Tiens, (*Prenant les contrats.*) vlà les rentes à mon cousin. (*Il les lui met dans sa poche.*) T'en v'là une d'avoir... t'es riche maintenant... je t'épouse, nous retournons au pays, j'irai retenir des places et dans deux heures... (*Il remonte.*)

ANITA, très-gaie.

Emballé... Fragile!... (*Elle va tomber sur la chaise près de la table.*)

LORIoT, étonné redescendant (1).

S'il vous plaît. (*Anita rit aux éclats.*) Ah! mais qu'elle est donc gaie! qu'elle est donc gaie! c'est pourtant la treille qu'est cause de ça.

ANITA, nonchalamment étendue et regardant son verre. (2)

Sais-tu ce qu'il y a là dedans?

LORIoT, venant derrière la table.

Du cidre donc!...

ANITA.

Il y a l'amour et l'oubli.

LORIoT.

Hein?

ANITA, rêvant.

A mesure que l'on y trempe ses lèvres le cœur bat, les yeux pétillent, la raison s'endort et le plaisir s'éveille.

LORIoT.

S'il vous plaît?

ANITA.

Alors le passé s'efface, le clocher disparaît, et l'on ne voit plus que l'amant aimé, dont les bras vous enlacent!...

LORIoT, se dégrisant.

Ah! bigre!...

ANITA.

On oublie tout... on tend son verre... (*Elle tend son verre.*)

(1) Anita, Lorient.

(2) Lorient, Anita.

LORIOT, *le remplissant.*

Mais qu'est-ce qu'elle a donc...

ANITA.

Le démon le remplit...

LORIOT.

Le démon?... mais du tout, c'est moi... Lorient...

ANITA.

Et l'on est deux pour le vider...

LORIOT.

Qu'est-ce que tu chantes-là, Jeannette ?

ANITA, *s'éveillant.*

Hein?... c'est l'histoire du vin.

LORIOT.

Et de ses dangers... et je le vois ben... ces dangers-là... tu pourrais les courir un jour, car à Paris une jolie fille comme toi est exposée ; (*Reportant la table au fond.*) oh ! vois-tu, il faut partir tout de suite. Va, Jeannette, le vrai bonheur n'est pas ici, dans les fêtes, dans l'ivresse, il est chez nous, au pays, dans nos forêts, dans nos campagnes. (*Il se met à genoux près d'elle.*)

AIR : *Le bonheur.* (Henrion).

Partons, le bonheur est là-bas,
Là-bas ! là-bas ! sous la feuillée,
Quand à l'ombre des frais lilas,
Chante la fauvette éveillée ;
Et puis le soir à la veillée (bis).
L'amour nous berce dans ses bras.
Partons, le bonheur est là-bas,
Là-bas ! là-bas !

(*La musique continue, piano à l'orchestre, jusqu'à la sortie de Lorient.*)

(*Se levant ainsi qu'Anita.*)

(*Avec feu.*) Viens, Jeannette, viens revoir la petite chaumière où ceux qui nous aiment nous attendent et nous pleurent. Tu feras bien des heureux, et t'y trouveras tes petits profits ; tu seras une honnête fermière aimée, honorée, on te saluera, quand tu traverseras le hameau, et à la tombée du jour, quand je reviendrai des champs, je trouverai ma ménagère assise au milieu de beaux enfants qui se vautreront parmi les chèvres sur la neige de nos pommiers. (*Il pleure.*)

ANITA.

Tais-toi, tais-toi, Lorient !

LORIOT.

Je suis un bon garçon, un peu finassier, un peu méfiant peut-être, mais qui t'aimera rude, va ! et si tu ne peux pas m'aimer autant... Eh ! ben tu le rendras aux petits, ça ne sera

pas perdu pour tout le monde (*Essuyant ses pleurs.*) Oh ! vois-tu, c'est qu'hier j'aurais pu... mais à présent que je t'ai revue... je vais à la diligence.

(*Il sort vivement par le fond.*)

SCÈNE IX.

ANITA, puis MADAME LÉOPARD.

ANITA, le suivant.

Loriot, écoute... (*S'arrêtant.*) Non ! je ne puis pas lui dire la vérité, j'aurais trop à rougir devant lui, mais je ne veux pas le tromper !

MADAME LÉOPARD, entrant par le fond en riant (1).

Ah ! ah ! ah ! Eh ben, il est joliment pincé, hein ? (*Elle réinette la chaise d'Anita au fond.*) Il va à la diligence, il court à toutes jambes, et il pleure à chaudes larmes... c'est bien attendrissant ! Eh bien, qu'est-ce que vous dites de mes conseils ?..

ANITA.

Je me repens de les avoir suivis.

MADAME LÉOPARD.

Allons bon... Eh ! bien que me disait donc ce nigaud ?

ANITA.

Il m'aime, et je ne veux pas l'en punir.

MADAME LÉOPARD.

L'en punir en l'épousant, vous avez bien de la modestie ! Vous ne ferez jamais rien, mon enfant... vous passerez votre vie à pleurnicher, vous vous rougirez les yeux et vous deviendrez ouvreuse de loges, c'est comme ça que finissent les femmes sentimentales.

ANITA.

C'est bien, en voilà assez.

MADAME LÉOPARD.

Après tout, ce garçon, je n'y tiens guère... n'en parlons plus... voulez-vous que j'écrive au baron ?

ANITA.

Quel baron ?

MADAME LÉOPARD.

Celui dont je vous parlais ce matin... ça vous va-t-il ?..

ANITA, d'un ton bref.

Oui, je n'ai qu'une route à suivre, je la suivrai.

MADAME LÉOPARD.

Parlez-vous sérieusement ?

(1) Léopard, Anita.

ANITA.

Très-sérieusement.

MADAME LÉOPARD.

Vilaine enfant !

ANITA.

Enfin je consens pour ce qui est du baron, je ferai tout ce que vous voudrez ; vous avez raison, c'est assez de larmes, je serai baronne aujourd'hui, marquise demain... (*Elle passe à gauche.*)

MADAME LÉOPARD (1).

Mon enfant, vous êtes superbe ! (*Bruit de voiture.*)

ANITA, d'un ton bref.

C'est Frédéric, laissez-moi !

ENSEMBLE.

AIR : de la Péri.

MADAME LÉOPARD, à mi-voix.

Allons, pas de faiblesse,

Vous aurez la richesse,

Un long avenir

Voué tout au plaisir.

ANITA, à part.

Non, non plus de faiblesse,

Plus de folle tendresse,

Plus de vains soupirs,

Mais richesse et plaisir.

(*Madame Léopard sort par le fond.*)

SCÈNE X.

ANITA, puis FRÉDÉRIC.

ANITA, seule.

Frédéric !... à présent, j'ai presque peur de le revoir !... Encore un moment de courage !... (*Elle s'assied près de la toilette.*) Qu'il ne devine pas ce qui se passe en moi !...

FRÉDÉRIC, entrant par le fond et un peu embarrassé (2).

Ma chère Anita, je n'ai pas voulu partir sans te dire adieu.

ANITA, d'un ton très-dégagé.

Et sans reprendre votre médaillon... (*Le tirant de sa poche.*) Tenez le voilà, elle n'est pas jolie, votre femme. (*Elle le jette sur la toilette.*)

FRÉDÉRIC.

Mais je n'avais pas remarqué ce costume..

ANITA.

Eh bien, est-ce que tu ne le connais pas ?

(1) Anita, Léopard.

(2) Frédéric, Anita.

FRÉDÉRIC.

Tu retournes au village ?

ANITA, *se levant.*

Au village !... pourquoi faire donc ? Non, j'ai accepté un rôle dans une comédie de boudoir... je vais jouer une ingénue, une nouvelle débarquée, le baron les aime.

FRÉDÉRIC.

Quel baron ?

ANITA.

Le baron... de... je ne sais quoi... un banquier... Est-ce que j'ai besoin de savoir son nom ? Je sais qu'il est millionnaire !

FRÉDÉRIC, *a part.*Quel changement ! (*Haut.*) Anita, railles-tu ?

ANITA.

Non ; j'ai pris mon parti, voilà tout ! Je vous ai ruiné, je vais en ruiner un autre.

FRÉDÉRIC.

Oh ! ce n'est pas toi qui m'as ruiné.

ANITA.

C'est égal, on le dira, et cette pensée me fait mal, mais bah ! je m'y ferai et quand on croira que c'est dans mes habitudes de ruiner les gens, tout le monde voudra se ruiner pour moi.

FRÉDÉRIC.

Oh ! tais-toi, Anita, qu'il ne soit pas dit qu'une femme que j'ai tant aimée, que j'aime encore...

ANITA.

Vous m'aimez encore ? Tant pis ! car moi je ne vous aime plus.

FRÉDÉRIC

Oh !... tu mens !

ANITA.

Vous le demanderez demain au baron.

FRÉDÉRIC.

Tu n'as pu perdre ainsi tout-à-coup le souvenir de trois ans d'amour.

ANITA.

Pourquoi donc pas ?...

FRÉDÉRIC.

Ainsi, maintenant, je te suis odieux.

ANITA.

Toi ? Oh ! non ; nous resterons amis. (*Elle passe devant lui et lui rend sa lettre.*)

FRÉDÉRIC (1).

Oh ! ne me rappelle pas. (*Il déchire la lettre.*)ANITA, *allant à la cheminée et allumant une cigarette.*

Si tu veux venir me voir... quand le baron sera à la Bourse.

FRÉDÉRIC.

Non, notre amour ne peut pas finir ainsi.

ANITA, *s'asseyant sur la causeuse et fumant.*

Mais ça ne finit pas si mal. Je serai millionnaire...

FRÉDÉRIC.

Oh ! cesse de me tourmenter !

ANITA.

Je ne vous tourmente pas, nous causons d'affaires, voilà tout. Ce matin vous étiez inquiet de mon avenir, je vous rassure.

FRÉDÉRIC.

Encore une fois, tu ne parles pas sérieusement.

ANITA.

Non, je joue la comédie, je la jouerai bien mieux tout-à-l'heure... un rôle de paysanne... je me souviendrai auprès du baron, de mes craintes, de mes larmes auprès de toi. Ce qui te plaisait tant d'abord, c'était mon air timide, gauche... je serai gauche et timide, et quand ça le fatiguera, comme ça t'a fatigué toi-même, eh bien, je redeviendrai lorette, courtisane... tout ce qu'on voudra.

FRÉDÉRIC.

Tu ne le pourras pas, tu ne saurais être une fille perdue.

ANITA, *fumant toujours.*

On se fait à tout, va !

FRÉDÉRIC, *allant à elle.*

Voyons, Anita, tu ne penses pas tout cela, n'est-il pas vrai ?

ANITA.

Mais si, très-bien.

FRÉDÉRIC.

Jure-le donc !

ANITA.

Sur quoi ?

FRÉDÉRIC.

Sur ce que tu as de plus cher.

ANITA, *reprimant un mouvement.*Sur ce que j'ai de plus cher !... eh bien, je te le jure sur mon bonnet !... (*Elle se lève et jette sa cigarette.*) Il m'a coûté deux écus à la fête d'cheux nous.

(1) Anita, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Ah ! (*Il va s'asseoir près de la toilette.*)ANITA, *venant près de lui.*

Tu vois que je suis consolée.

FRÉDÉRIC, *la prenant par la main et l'attirant à lui.*

Voyons, Anita ! que faut-il faire pour que tu oublies, pour que tu me pardonnes ?

ANITA.

Mais je ne t'en veux pas, Frédéric, sois heureux, je le souhaite ; moi je tâcherai d'être heureuse aussi... comme tant d'autres... j'aurai de beaux chevaux, un hôtel!... et quand tes amis me verront passer, il se diront entr'eux : « Tiens, c'est « Anita, l'ancienne maîtresse de Frédéric, il en a fait quelque « chose... » ce sera flatteur pour toi.

FRÉDÉRIC, *se levant.*

Mais, pauvre folle, quand tout ce luxe aura fui avec tes belles années, quand tu n'auras plus au cœur que le regret amer des plaisirs passés et des amours perdues, que feras-tu, dis ?

ANITA, *très-émue.*

Je ne sais pas.

FRÉDÉRIC, *la serrant contre son cœur.*

Mais je le sais, moi, et je ne veux pas que tu finisses dans la rivière, un rêve commencé dans mes bras.

ANITA, *éclatant.*

Mais que veux-tu donc que je fasse ? Tu m'as dit de t'oublier ?.. je t'oublie !

FRÉDÉRIC.

Oui, tu peux me croire fou, c'est vrai, mais, ce matin, je cétais aux sollicitations de ma famille qui ambitionne pour moi un poste brillant, élevé... car, on a beau faire, il est des préjugés qui ne périront jamais.

ANITA, *à part.*

Je le sais bien.

FRÉDÉRIC.

Un violent amour peut en triompher, aussi peu m'importe pourvu que le sourire renaisse sur tes lèvres. Tu seras ma femme !

ANITA, *s'oubliait et avec joie.*

Sa femme !

FRÉDÉRIC.

Je possède encore quelque part un petit nid bien humble, bien caché dans les fleurs ; ce qui me reste nous suffira, nous vivrons l'un pour l'autre... on dira que je suis un homme

inutile... inutile ! pas à ton bonheur toujours !... dès demain nous partirons, veux-tu ?

ANITA, *avec un soupir.*

Ah ! c'est bien tentant, Frédéric !

FRÉDÉRIC,

Accepte, alors !

ANITA, *l'examinant.*

Tu me sacrifieras donc ton avenir ?

FRÉDÉRIC,

Oui.

ANITA.

Tu renonceras pour jamais à ce monde qui m'est fermé ?

FRÉDÉRIC, *d'un ton peu à peu moins assuré.*

Pour jamais !

ANITA, *l'observant toujours.*

Tu laisseras pleurer ta mère ?

FRÉDÉRIC, *troublé.*

Je t'aime !

ANITA, *à elle-même.*

Ah ! encore un moment de bonheur !

FRÉDÉRIC,

Comme tu dis cela... qu'as-tu ?

ANITA, *se remettant.*

Rien, rien, à bientôt... (*A part*).

AIR : *De valse.*

C'est trop de faiblesse ;

Né regrettons plus

Les jours de tendresse

Des amours perdus.

(*Haut.*)

L'amitié fidèle

Pour toi priera Dieu...

L'avenir t'appelle :

Frédéric, adieu !

(*Reprise ensemble.*)

ANITA.

C'est trop de faiblesse, etc.

FRÉDÉRIC.

C'est trop de faiblesse,

Je n'hésite plus.

Mon cœur, ma tendresse

Te seront rendus.

(*A part.*)

Puis-je être infidèle,

Et dois-je, mon Dieu !

Dire ici, comme elle,

Un dernier adieu !

(*Frédéric serre Anita contre son cœur. — Elle se dégage vivement et rentre à droite.*)

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Ma belle Anita, j'ai pu songer un instant à une séparation entre nous... voyons, occupons-nous de nos préparatifs de départ... Il est certaines choses que je ne veux pas laisser à mes créanciers, mes papiers. (*Il va prendre dans l'armoire du fond un petit coffret qu'il pose sur la toilette et s'assied à côté. — Ouvrant le coffre, et en tirant des lettres*). Les lettres de ma mère ? pauvre femme ! Elle pleurera, c'est vrai ! mais Anita !.. Anita en mourrait !... (*Tirant du coffre quelques bijoux tels que croix, boucles d'oreilles, etc.*). Ah ! ces bijoux... ceux que portait Jeannette la petite paysanne. (*Les regardant un à un*). Je veux les garder.

SCÈNE XII.

FRÉDÉRIC, LORiot, *entrant par le fond.*LORiot, *tout essoufflé entre sans voir Frédéric.* (1)

Me voilà, j'ai retenu le coupé tout entier, nous ne serons que nous. (*Apercevant Frédéric qui s'est retourné*). Ah ! pardon, excuse, monsieur, ne vous dérangez pas, c'est moi. (*A part*). Où donc qu'est Jeannette ?

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que tu demandes ?

LORiot.

Ce que je demande, mais... Ah ! à propos, c'est vous qu'est le bourgeois ? Eh ! bien, je vous demandons la permission de me marier ?

FRÉDÉRIC.

Hein ?

LORiot.

Seulement, si vous ne voulez pas me la donner, je m'en passerons ben, dame !

FRÉDÉRIC, *impatiente.*

Voyons, es-tu fou ?

LORiot.

Voilà, monsieur, je venons vous demander la permission d'emmener la fille qui est en service chez vous.

FRÉDÉRIC.

Eh ! emmène le diable si tu veux ! (*Il lui tourne le dos.*)

LORiot.

Le diable ! Le diable ! si c'est parce que vous croyez que je tirons le diable par la queue, eh ! ben vous vous trompez, je suis assez riche pour faire le bonheur d'une fille !... On

(1) Lorient, Frédéric.

n'est qu'un paysan, mais on a sa fierté, entendez-vous?... Je ne suis point un vagabond, entendez-vous?... j'ai des écus... j'ai même laissé ma bourse ici. (*Il prend sa ceinture et son portefeuille qui sont restés sur la table.*)

FRÉDÉRIC.

Sa bourse?... Ah cà ! qu'est-ce que ça veut dire ? (*Il se lève.*)

LORIOT.

Ça veut dire que je suis déjà venu sauf votre respect, mais c'est pour le bon motif, par ainsi si vous voulez me gribouiller un bout de congé.

FRÉDÉRIC.

C'est inutile, car demain la femme que tu dis, ne sera plus à mon service. (*Il retourne à la toilette.*)

LORIOT.

Est-ce que vous auriez à vous plaindre de sa moralité ?

FRÉDÉRIC, *sans se retourner.*

Non, mon ami, non...

LORIOT.

Ah ! c'est que vous comprenez, au moment de... il est des choses qu'on aime mieux savoir avant qu'après.

FRÉDÉRIC, *revenant près de lui, et tenant à la main une petite croix suspendue à un ruban.*

Eh bien, rassure-toi, je ne la renvoie pas, je la remercie.

LORIOT.

Vous êtes ben honnête... (*Voyant la croix que Frédéric tient à la main.*) Ah ! c'est sa croix qu'elle vous avait donné à garder et son collier aussi, ben obligé...

FRÉDÉRIC.

Comment ?

LORIOT.

Vous allez vous moquer de moi, mais ça me fait de l'effet de revoir ça. Ah ! dame ! c'est que je me suis ben privé pendant toute une saison pour y donner ces brimborions-là, mais j'en ai été ben payé, allez... elle était si satisfaite, si brave... le jour que... je vous remercie ben, monsieur... (*Il va pour prendre la croix.*)

FRÉDÉRIC, *reculant* (1).

Que signifie?... (*L'arrêtant.*) Ecoutez, mon ami, vous dites que ces bijoux ont appartenu...

LORIOT.

Eh ben ! à Jeannette... (*Regardant la croix de très-près.*) Est-ce que je m'ai trompé?... Non, je les reconnaissons ben !

FRÉDÉRIC.

Qui donc êtes-vous ?

(1) Frédéric, Lorient.

LORIOT.

Eh ! da ! Lorient, Lorient de Cayeux !

FRÉDÉRIC, *à part*.

Le pays de Jeannette.

LORIOT.

Et son épouseux itou.

FRÉDÉRIC.

Mais ce n'est donc pas Louise ma femme de chambre, que vous aimez.

LORIOT.

Non, c'est votre femme de chambre Jeannette.

FRÉDÉRIC.

Et c'est Jeannette que vous voulez épouser ?

LORIOT.

Dame ! je sais pas si c'est comme ça que ça se fait chez vous, mais au village celle-là que nous aimons c'est celle-là que nous épousons. Après ça, vous savez, on n'est pas avancé dans les campagnes.

FRÉDÉRIC.

Et vous dites que vous l'avez revue ?

LORIOT.

Tout-à-l'heure... même que nous avons régalez ensemble, à vos frais encore... mais si je vous dois quelque chose je ne regarde pas à la dépense.

FRÉDÉRIC.

Mais Jeannette que vous a-t-elle dit ?

LORIOT.

Qu'elle m'aimait toujours donc, et elle a topé là-dedans, ce qui signifie qu'elle consent à m'épouser ; je ne sais pas si ça se fait comme ça chez vous...

FRÉDÉRIC, *à part*.

Je devine... un mouvement de dépit comme celui qui la poussait tout-à-l'heure... mais depuis... (*haut*.) Écoutez, monsieur Lorient, vous avez été victime d'une plaisanterie, d'une mascarade. Il n'y a plus de Jeannette ici disposée à vous suivre et à mettre sa main dans la vôtre.

LORIOT.

Comment que vous dites ?

FRÉDÉRIC, *passant devant lui*.

Je dis qu'il n'y a ici qu'une femme, Anita, ma maîtresse. (*Il remet la croix dans le coffret.*)

LORIOT (1).

Eh ! pardié ! il y en a encore une autre, Jeannette ma promise, Jeannette la paysanne.

(1) Lorient, Frédéric.

SCÈNE XIII.

LES MÈMES, ANITA, *entrant par le fond.*

FRÉDÉRIC (1).

Anita !

LORIoT.

Jeannette !

ANITA.

Ni l'une ni l'autre, mais Annette l'ouvrière.

LORIoT.

Annette !

FRÉDÉRIC.

Ouvrière !

ANITA, *descendant.*

Loriot, pardonne-moi, je voulais te tromper... je voulais être ta femme, et j'en suis indigne.

LORIoT.

Ah ! mon Dieu !

ANITA.

Pardonne-moi aussi, Frédéric, car pendant une minute, j'ai été assez égoïste pour songer à me placer entre ton avenir et toi...

FRÉDÉRIC.

Mon avenir ! mais c'est toi, maintenant.

LORIoT, *avec douleur.*Ils se tuteyent ! (*Il tombe assis.*)

ANITA.

Frédéric, on a beau faire, il est des préjugés qui ne périront jamais. (*Frédéric fait un mouvement.*) Ne te reproche rien, va, en trois ans j'ai vécu toute ma vie... trois ans de bonheur pour nous, c'est si rare.LORIoT, *sanglotant tout-à-coup.*Non, je rêve pas, j'ons pas le cauchemar, c'est fini. (*Il se lève.*)ANITA, *allant à lui.*Mon bon Loriot, pour que tu les aimes, il faut qu'ils soient nés d'un premier amour les beaux enfants qui se rouleront un jour sur la neige de tes pommiers. (*Fin de la musique.*)

LORIoT.

Ça m'est égal, je t'aime comme t'es, je t'épouse comme ça... d'ailleurs, si t'as fait une faute, est-ce que je n'en avons point fait moi-même ? Eh ! tiens, veux-tu que je te dise... Un soir en traversant le champ de blé du père Mathurin, j'ai aperçu la petite Nicolle... Elle dormait profondément, et... et je ne l'ons pas réveillée à coup de poings... Tu vois bien que nous sommes quittes à quittes.

(1) Loriot, Anita, Frédéric.

ANITA.

Non, non... Je ne puis redevenir une paysanne. (A Frédéric.) Mais je ne serai jamais une fille perdue!... (Tirant de sa poche les contrats que Lorient lui a donnés et voulant les lui rendre.) Tiens, Lorient, reprends ces papiers.

LORIENT.

Les rentes au cousin Nicaud!... Eh bien! je ne les reprendrai qu'au pays!

ANITA, émue.

Au pays!

LORIENT.

Viendras-tu, Jeannette, dis?... viendras-tu?...

ANITA.

Peut-être!... (Elle remonte, s'arrête près de la porte du fond et se retourne.)

EMSEMBLE.

AIR : De valse, (de la scène X).

ANITA, à part.

Bientôt la souffrance
Pour moi doit finir,
Et j'ai l'espérance
D'un autre avenir.
Sa voix qui m'appelle
Promet à mon cœur
L'amitié fidèle,
Et c'est le bonheur.

FRÉDÉRIC, à part

Non, plus d'espérance
Et plus d'avenir!
Pour moi la souffrance
Ne doit pas finir.
En vain je l'appelle:
Malgré ma douleur,
Elle a, la cruelle,
Déchiré mon cœur.

LORIENT, à part.

Charmante espérance!
Quel doux avenir!
Pour moi sa souffrance
Bientôt va finir.
Ma voix qui l'appelle
Promet à son cœur
L'amitié fidèle,
Et c'est le bonheur!

(Anita leur fait un dernier adieu de la main et va pour s'éloigner. — Lorient se précipite vers elle. — Le rideau tombe.)

FIN.